



HAL
open science

explorateurs européens en afrique au XIX

Alain Ricard

► **To cite this version:**

| Alain Ricard. explorateurs européens en afrique au XIX. 2006. halshs-00112261

HAL Id: halshs-00112261

<https://shs.hal.science/halshs-00112261v1>

Preprint submitted on 8 Nov 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

PRÉFACE

Par Alain Ricard

Explorateurs européens en Afrique noire au XIX^e siècle

Dans un article paru en 1969, Ali Mazrui, alors professeur à l'université Makerere de Kampala, ville située non loin du lac Victoria, rapporte sa surprise devant la question d'un de ses enfants: “ Comment se fait-il que l'on m'apprenne à l'école que Speke a découvert ce lac? N'y avait-il personne ici il y a un siècle? ”... La question suscite la réflexion de Mazrui. Après avoir conseillé à son fils, s'il veut réussir à l'examen, d'accepter les prétentions de Speke, il est conduit à formuler une distinction fort utile pour notre propos: Speke n'a rien découvert, mais il était un explorateur. Il cherchait la réponse à une interrogation qui hante l'humanité depuis longtemps. Où était située la source du puissant fleuve dont les crues ont apporté la civilisation égyptienne à l'humanité? Speke voulait résoudre un problème formulé dans un monde où la Bible, les *Voyages* de Bruce, et la *Description de l'Égypte* figuraient sur les rayons de la même bibliothèque, qui se voulait universelle.

Krapf a vu le Kilimandjaro: il n'a pas découvert la montagne. Il a été le premier Européen à qualifier de neige la calotte brillante qui la coiffait; les frères Lander n'ont pas découvert le Niger, mais ils ont situé son embouchure, établissant un lien entre un delta envahi par la mangrove et les “ huiles ” et un grand fleuve paresseux qui coulait en lisière du Sahara. Il fallait du courage pour descendre ainsi le fleuve, mais cela ne demandait pas un trop grand effort intellectuel. Livingstone n'a pas “ découvert ” les chutes Victoria, le Mosi oa Thunia, la “ Fumée qui tonne ”, des Makololo : il a seulement été le premier Européen à les voir et à ce titre son mérite est moindre que celui de Speke. Il y a quelque arrogance à prétendre découvrir ce que les habitants d'un pays ont toujours connu. Le progrès des connaissances, qui produit des questions, a aussi produit l'exploration, entreprise aux résultats ambigus. Elle est un projet scientifique - celui de remplir le “ blanc des cartes ” - issu du siècle des Lumières. Mais elle est aussi un projet de conquête, en cela moins honorable: or le siècle de la Déclaration des droits de l'homme n'a rien trouvé à redire au Code noir, qui inscrivait dans la loi le statut subalterne des Africains¹.

¹ Voir Louis Sala-Molins, *Le Code noir ou le Calvaire de Canaan*, Paris, PUF, 1987.

Les “ notions éparses de la cartologie africaine ” (Jules Verne)

Ce que la photo satellitaire nous offre aujourd'hui n'est que le rêve poursuivi depuis les temps les plus reculés : découvrir cette masse de terre qui se situait au sud du monde connu de l'Antiquité, qui allait des Colonnes d'Hercule à l'Égypte et à la Mésopotamie, en somme autour de la Méditerranée, dont le nom dit assez bien qu'elle se situait au milieu des terres utiles de l'époque.

Dans le récit de l'expédition commandée par le pharaon Nechao vers 600 av. J.-C. et rapportée au livre IV des *Histoires* d'Hérodote, il est dit que des Phéniciens ont fait le tour de l'Afrique. Cette affirmation suscite l'incrédulité des historiens : “ Ce périple de 27 000 km dont 15 000 de rivages inconnus était un exploit pratiquement irréalisable à l'époque, ce qui ne veut pas dire qu'il n'ait pas eu lieu². ” D'autres textes antiques racontent des voyages merveilleux, qui paraissent bien fantaisistes : Sataspes (485-465) a vu les “ Pygmées dans des villes sur les côtes [...], s'enfuyant dans les montagnes et abandonnant leurs villes³ ”. Les historiens contemporains, à la suite de Raymond Mauny, qui a renouvelé la connaissance de ces questions, ont tenu compte des données pratiques de la navigation: “ Partir de l'ouest pour faire le tour de l'Afrique était tenter, avec les moyens de l'époque, l'impossible⁴. ” On peut descendre vers le sud, mais on ne peut revenir: le vent souffle constamment du nord. Une région est particulièrement difficile : celle qui va des îles du Cap-Vert aux côtes sud du Maroc et constitue un obstacle infranchissable pour des bateaux, incapables de remonter le vent avec leur voile carrée et leur gouvernail à rames, comme les vaisseaux des Grecs et des Romains. Il fallut, au Moyen Age, l'innovation qu'ont représenté la voile latine et le gouvernail d'étambot pour permettre, avec la boussole, l'essor de la navigation. Jusqu'au XIX^e siècle, les bateaux revenaient d'Afrique de l'Ouest par les Antilles. Pour Raymond Mauny, le périple du Carthaginois Hannon⁵, qui aurait franchi les Colonnes d'Hercule et descendu les côtes d'Afrique jusqu'au fond du golfe de Guinée, vers 350 av. J.-C., serait un faux. Outre les considérations nautiques qui empêchent le retour d'une expédition, et qui à elles seules paraissent décisives aujourd'hui, l'absence totale de traces archéologiques et la langue récente du texte grec (qui daterait du I^{er} siècle) trahissent l'imposture historique. Ces difficultés de navigation épargnent l'océan Indien dans lequel s'observe une inversion saisonnière des vents: la mousson d'hiver souffle du nord vers le sud et d'avril à octobre la mousson d'été vient du sud. Cela explique les contacts anciens entre la péninsule arabique et la Perse et les côtes orientales d'Afrique, ou entre l'Océan indien et le monde grec. Le blanc des cartes importunait et l'imagination prenait le relais là où l'information fiable faisait défaut. La carte d'Afrique établie par Ptolémée (en 141 de

² Raymond Mauny, *Les Siècles obscurs de l'Afrique noire*, Paris, Fayard, 1970, p. 93.

³ *Ibid.*, p. 94.

⁴ *Ibid.*, p. 95.

⁵ *Ibid.*

notre ère) “ montre [...] toute une série de villes, de montagnes, de fleuves et de lacs [...]. Le géographe, comme la nature, a horreur du vide et notre Alexandrin a préféré meubler les blancs de sa carte avec des données, réelles certes, mais étirées au maximum pour fournir une Afrique présentable équilibrée entre l'est et l'ouest, compensant le néant presque total de connaissances sur le Sahara [par] les données nombreuses, elles, sur la vallée du Nil et l'Afrique orientale⁶ ”.

En 1482, les Portugais sont à El Mina et en 1488 Barthelemeu Diaz double le cap de Bonne-Espérance et remonte la côte de l'océan Indien sur 900 km avant de rebrousser chemin, non sans avoir laissé un *padrao*, un “ amer ”, qui témoigne de sa contribution à l'établissement de la nouvelle Route des Indes, à côté de l'actuel Port Elizabeth. En fait, les navigateurs portugais décrivaient des embouchures, mais personne n'avait idée du cours des fleuves dans l'intérieur du continent, où règne le mystère jusqu'à la fin du XVII^e siècle. Les idées dominantes à cette époque paraissent aujourd'hui bien étranges. Les sources du Nil seraient situées aux “ Monts de la Lune ”, dont la localisation est inconnue. Le fleuve Zaïre y prendrait également sa source, ce qui ne clarifie rien. Le Niger se jetterait dans le Tchad, qui est aussi relié à ce grand lac central selon la “ théorie longtemps admise par les géographes de lacs reliés les uns aux autres, au centre de l'Afrique et d'où seraient sortis le Nil ainsi que d'autres fleuves coulant dans des directions différentes et considérés comme des sortes de ramifications du Nil⁷”. Dans son livre, *L'Agrément de celui qui est passionné pour la pérégrination à travers le monde* (1150), le géographe arabe Mohammed Al-Idrisi (1100-entre 1165 et 1186), faisait du Niger un affluent du Nil. Pour lui le “ Nil des Noirs ” prenait sa source au même endroit que le Nil, mais coulait vers l'Atlantique, après avoir traversé l'Afrique centrale. Traduit en 1619, son ouvrage ne fait qu'ajouter à la confusion des esprits.

La question ancienne des sources du Nil était en partie voilée par le problème de la définition du cours exact du Niger: ce fleuve de plus de 4 000 km coule d'abord au nord-est avant de faire une boucle vers le sud, pour se jeter dans le golfe de Bénin. Le delta avec sa mangrove était bien connu des trafiquants d'esclaves, mais personne n'imaginait qu'il était formé par l'embouchure du Niger. Pour Hérodote, le Niger était un affluent du Nil; pour Al-Idrisi c'était le “ Nil des Noirs ”; quant à Léon l'Africain, quatre siècles plus tard (en 1520) il en faisait, lui, le cours supérieur du Sénégal. S'il avait vraiment vu le Niger à Tombouctou, comment avait-il pu se méprendre à ce point sur la direction de son cours? Les informations contradictoires abondaient, aggravées par la multiplicité des noms: Joliba à la source, Kwara dans son cours inférieur. Le cartographe d'Anville, au milieu du XVIII^e siècle, devait être le premier à

⁶. *Ibid.*, p. 125.

⁷. Willy Bal (éd.), *Description du royaume du Congo et des contrées environnantes par F. Pigafetta et D. Lopes*, Louvain-Paris, 1965, p. 164.

récuser la théorie du cours occidental – c'est-à-dire celle d'un fleuve coulant vers l'ouest – et à distinguer entre le Sénégal et le Niger. Les informations rapportées par Bruce – qui prétendait avoir découvert la source du Nil au lac Tana en Éthiopie, déjà décrit par un jésuite portugais, Pedro Saez, un siècle et demi plus tôt, alors qu'il n'avait fait que voir la source du Nil Bleu – auraient pu conduire à dissocier le problème du Niger de celui du Nil, en faisant usage notamment des capacités précises de mesure de la longitude, qui faisaient de grands progrès. Mungo Park, à la fin du XVIII^e siècle, montra que le fleuve coulait d'ouest en est et perdit la vie en essayant de le descendre jusqu'à son embouchure. Il faudra encore plus de trois décennies pour y parvenir.

Le monde rétrécit à la fin du XVIII^e siècle. En Amérique, le passage du nord-ouest est trouvé; dans le Pacifique, les îles Hawaii sont découvertes. Ne restait sur les cartes qu'un grand blanc: l'Afrique noire. L'Afrique du Nord, l'Asie, l'Amérique du Sud sont déjà parcourues par les voyageurs, mais au XIX^e siècle les voyages sont rares en Afrique noire, qui reste le domaine des explorateurs.

On peut dater le début du grand siècle des explorations avec la création de l'African Association, la Société d'Afrique comme on disait à l'époque. Fondée à Londres en 1788, par sir Joseph Banks, son premier objectif est de soutenir la publication des *Voyages* de Bruce, qui paraîtront en 1790, simultanément en français et en anglais. C'est que l'investigation de Bruce était le produit d'une question scientifique bien posée: d'où vient le Nil ? ce fleuve vers lequel se portera le grand rêve africain de Bonaparte. Le Premier consul et son entourage devaient avoir lu le savant écossais. N'oublions pas que pour eux le Niger était peut-être relié au Nil, et ce dernier au Congo, comme le croyait encore Livingstone au moment de sa mort en 1873...

Après les guerres napoléoniennes, l'Association fut, sous la conduite de John Barrow, sous-secrétaire de l'Amirauté – lui-même auteur d'un ouvrage de qualité sur l'Afrique australe, *Travels in South Africa* (1797-1798) –, le promoteur et le commanditaire des expédition africaines. Les guerres finies, l'occasion était bonne d'employer des officiers de marine à l'exploration de l'Afrique. La plupart des explorateurs anglais furent soit des chirurgiens de marine (Park), soit des officiers en disponibilité (Burton, Speke, Cameron), en général des soldats de carrière, plus aventuriers que missionnaires ou savants. En 1790, l'Association comptait quatre-vingt-quinze membres, en 1810, soixante-quinze; en 1831 quand l'Association se fonda dans la Société royale de géographie, il n'y avait plus que quatorze membres⁸.

⁸. Christopher Lloyd, *The Search for the Niger*, Londres, 1973, p. 28.

Nos explorateurs étaient essentiellement des envoyés. Rares sont ceux qui ont exploré pour leur compte: quelques millionnaires comme Baker ou Teleki, ou des originaux sans fortune comme Caillié, mus par le sens de l'exploit et l'attrait des primes promises, par exemple au premier Européen qui reviendrait de Tombouctou. De Tombouctou aux sources du Nil, la colonisation n'est pas à l'ordre du jour dans la première moitié du XIX^e siècle et ces régions se prêtent peu à de longs séjours, car le climat y est mauvais pour les Européens: la côte de l'Afrique de l'Ouest est le “ tombeau de l'homme blanc ”. Fièvre jaune et malaria déciment les explorateurs et les établissements européens qui se créent sont situés uniquement dans des forts côtiers, bien ventilés par la brise du large. Pourtant, la mortalité des garnisons est effrayante. Longtemps, on pensa que la maladie se propageait par les “ miasmes ” contenus dans l'air insalubre. Les moustiques ne furent identifiés comme vecteurs de la maladie qu'au début du XX^e siècle et l'efficacité préventive de la quinine ne fut démontrée qu'en 1854 par Baikie, qui remonta le Niger jusqu'à Lokoja sans perdre un seul de ses hommes, alors que les expéditions précédentes se soldaient par des hécatombes.

Rien de tel en Afrique australe. Certains explorateurs y résidaient de façon permanente: Arbousset y passa plus de vingt ans, tout comme Livingstone qui avait sa base arrière à Kourouman, l'oasis aux portes du désert du Kalahari, que son beau-père Robert Moffat avait utilisée pour ses propres explorations chez les Batswana et les Matabele. Les incursions au centre de l'Afrique se soldaient souvent par des décès, et la résistance aux fièvres faisait partie des moyens de sélection naturelle des explorateurs: George Schweinfurth, entre le Nil et le Congo sortit remarquablement indemne de ces attaques qui immobilisaient ses prédécesseurs.

Commencée avec la science triomphante dans l'élan de la Révolution française, l'époque des explorations s'achève avec le partage du continent à la conférence de Berlin, en 1884, c'est-à-dire avec la mise en coupe réglée de l'Afrique et la colonisation européenne. Le temps des aventuriers savants est révolu: Stanley accomplit, dans le cours de sa carrière, ce passage de l'aventurier au mercenaire colonial. En 1890, il publie en traduction française le récit de sa dernière traversée de l'Afrique. En 1891, Émile Trivier se vante d'être le premier Français à accomplir la traversée de l'Afrique d'ouest en est: il n'est que le treizième “ explorateur ” à réussir ce qui est encore un exploit. La même année paraît le premier dictionnaire français-swahili, témoignage de l'intérêt français pour l'est de l'Afrique, et un certain Arthur Rimbaud, “ se disant négociant ”, explorateur commercial en Abyssinie, meurt dans un hôpital de Marseille.

Ainsi se clôt un siècle d'exploration. On trouvera certes inclus ici un texte publié quelques années après, mais il s'agit d'un document tout à fait particulier, extrait de l'autobiographie de Tippu Tip. Ce dernier, qui a rencontré tous les grands explorateurs du centre de l'Afrique en cette fin du XIX^e siècle, représente l'Afrique des

commerçants zanzibarites qui introduisirent l'islam au centre du continent avec les réseaux de traite des esclaves et qui dessinèrent pour longtemps la géographie, mais aussi l'histoire, de la région. Le Zanzibarite Tippo Tip est le seul auteur traduit d'une langue africaine à figurer dans le choix de la présente anthologie. Il n'est pas le seul Africain: Samuel Ajayi, qui deviendra l'évêque Crowther, y a aussi une place. Son nom est lié à l'histoire des missions sur le Niger et au développement de la langue et de la culture yorouba. Ancien esclave, il devint le premier évêque noir de l'Afrique de l'Ouest, traduisit une partie de la Bible en yorouba, et parcourut en tous sens le delta du Niger, comme le rapportent ses récits.

Figures de l'explorateur

Si le voyage peut demeurer une aventure personnelle, l'exploration est oeuvre collective et les explorations africaines seront d'abord une entreprise européenne – et surtout anglaise, malgré Bonaparte et l'expédition d'Egypte (1798-1799), qui fut le premier grand projet français sur l'Afrique. Seuls deux des auteurs cités (Stanley et Chaillié-Long) sont américains, la moitié sont sujets britanniques; quelques-uns des plus importants sont d'origine écossaise: Mungo Park, Clapperton, Livingstone. D'humble extraction, ces besogneux devinrent illustres en Grande-Bretagne, comme l'orphelin gallois James Rowlands, le futur Stanley. Les officiers anglais Gray, Laing ou Speke étaient en service commandé. C'est l'Allemagne, qui n'était pas encore un État unique mais qui produisait déjà, dans ses universités, la culture européenne moderne, qui, de Liechtenstein à Barth, a fourni parmi les plus grands explorateurs: six Allemands figurent dans le présent choix. Les petites nations sont peu représentées: Teleki est hongrois, mais il est surtout sujet du puissant Empire austro-hongrois; Andersson est suédois. Une grande nation africaniste, le Portugal, apparaît peu, car elle est exclue du mouvement des idées scientifiques: seul Serpa Pinto est portugais, et il est significatif qu'il essaie, difficilement, d'inscrire son récit dans un cadre de références scientifiques. Cette oeuvre collective qu'est l'exploration s'appuie sur des institutions et des réseaux fondés sur la maîtrise des océans. John Barrow, l'un des premiers voyageurs en Afrique australe cités ici, sera aussi secrétaire de l'Amirauté britannique pendant quarante ans.

Au XIX^e siècle, les Français – au nombre de six dans la présente anthologie – n'ont pas les premiers rôles, malgré quelques illustres exceptions. Mollien ouvre la voie vers le Niger; Douville est un affabulateur; Caillié est un génial amateur, auteur d'un exploit solitaire. En Afrique australe, Delegorgue et Arbousset sont des pionniers reconnus dans la littérature anglophone et en Afrique du Sud, mais ils furent totalement oubliés en France: leur oeuvre n'avait rien à voir avec un projet colonial. Or, leurs textes sont parmi les plus importants et les plus intéressants qui portent sur

l'Afrique australe dans les premières décennies du XIX^e siècle. Au Congo, Du Chaillu, rapporte les premières descriptions scientifiques du gorille, inaugurant en quelque sorte l'éthologie, une discipline qui atteindra un siècle plus tard sa maturité en Afrique avec les travaux de Diane Fossey sur les gorilles et de ceux de Jane Goodall sur les chimpanzés. Il faut attendre Brazza, un Italien devenu officier français, pour voir une réplique française au “ conquistador ” Stanley. Finalement, l'explorateur français le plus reconnu est un écrivain: Jules Verne, qui, dans *Cinq semaines en ballon* (1862), fera rêver en évoquant les récits de voyageurs, dont peu étaient français.

Le précurseur et l'archétype de l'explorateur “ moderne ” est sans doute James Bruce, dont les voyages ont été entrepris dans les années 1770. A la fois savant et aventurier, James Bruce vérifie sur le terrain ce qu'il a lu dans les livres et ne croit que ce qu'il mesure ou traduit ; comme François Le Vaillant dont les *Voyages* paraissent la même année, il tente d'appliquer l'esprit des Lumières à la résolution des énigmes de la géographie, et par conséquent à l'Afrique.

Entreprise collective, l'exploration réussie est le fait d'un certain type d'individu que l'historien anglais A. Kirk Greene définit excellemment en réfléchissant sur le cas d'Heinrich Barth, sans doute le plus remarquable des explorateurs de l'Afrique au XIX^e siècle, tant par l'ampleur et la variété de ses pérégrinations que par la qualité des informations qu'il en retira et le soin qu'il mit à les présenter au public:

S'il me fallait construire le type idéal du voyageur africain, j'aurais besoin d'une demi-douzaine d'éléments. Barth les possédait tous, moins un. Il était un parfait individualiste, hautement qualifié dans son domaine de compétences. Il savait se suffire à lui-même, sans être introverti. Il était doté d'un esprit aussi curieux qu'agile; il n'hésitait pas à montrer son amitié spontanée pour les gens qu'il rencontrait. Il était généreux, qualité hautement appréciée chez les Haoussa. Par-dessus tout il était doté d'une grande capacité d'adaptation, toujours prêt à se passer de l'étalon culturel de l'ethnocentrisme européen. Le seul ingrédient de base du service africain qui lui faisait défaut était le sens de l'humour, bien que son journal laisse parfois entrevoir le désir sympathique de raconter une histoire dans laquelle il n'a pas le beau rôle⁹.

Barth donne à la notion d'universalité son contenu concret: il apprend les langues des peuples chez qui il séjourne, copie des textes, s'entretient avec des lettrés. Il est un explorateur qui a une méthode de travail, en somme un vrai savant de terrain et l'un des plus authentiques précurseurs de l'anthropologie de toute notre galerie d'explorateurs. Il donne l'exemple du véritable chercheur intellectuel au sens moderne

⁹. A. Kirk Greene, dans R. Rotberg, *Africa and its Explorers*, Cambridge (Mass.), 1970.

du terme. A son retour, il sera nommé professeur de géographie à l'université de Berlin, la plus prestigieuse de l'époque et pour son temps le modèle de l'université de recherche. L'exploration est aussi dans son cas une entreprise européenne, en un siècle d'éveil des nationalismes: Autrichien, il participe à une expédition dirigée par l'Anglais Richardson, auquel il succède après les décès de celui-ci et de l'Allemand Overweg.

Son vrai disciple, George Schweinfurth, accomplit à pied, peu avant 1870, ce que Jules Verne avait rêvé de faire en ballon : le franchissement de la ligne de partage des eaux entre Nil et Congo. Allemand de la Baltique, jeune naturaliste, il apparaît, pour son époque, assez dépourvu de préjugés. Savant de terrain et non homme de cabinet, il a laissé un beau récit de son voyage dans lequel il apprend les langues, et remarque : “ Qu'il me soit permis de glisser légèrement sur la religion d'un peuple dont l'idiome ne m'est pas assez familier ” (p.157, vol 2). Sage précaution, bien oubliée par les amateurs d'idées générales sur “ les Africains ”. Burton, par exemple, sorte de Pic de la Mirandole, était un homme universel, souvent aveuglé par les préjugés, alors que Speke, esprit calme, sensible à l'humour des situations, était le prototype du diplomate, ce qui lui permit de survivre plusieurs mois à la cour de Mtesa, le roi de l'Ouganda, d'où il nous rapporte un passionnant récit.

L'exploration est un monde d'hommes, duquel les femmes sont quasiment absentes. La riche héritière Alexandrine Tinné, première femme à figurer dans le cercle fermé des explorateurs voyageurs, commit l'erreur de mener trop grand train et de susciter la convoitise des autochtones: elle fut assassinée à trente-quatre ans, en 1869, dans le Fezzan. Le fait qu'elle n'ait pas rédigé de souvenirs et sa nationalité hollandaise l'ont condamnée à l'oubli en France. Elle a laissé des lettres avec des observations d'une cruelle justesse: “ S'il y a des gens encore plus bizarres que les sauvages de ce pays [elle était au Sud Soudan] ce sont bien les Européens et les commerçants qui vivent ici. Une fois sur le Nil, ceux-ci se considèrent au-dessus de toute loi divine ou humaine. Ils pillent; ils tuent et n'en font qu'à leur bon plaisir¹⁰. ”

Mary Kingsley, à la fin du XIX^e siècle, est la première de ces femmes écrivains de l'Afrique, dont Isaak Dinesen – Karen Blixen – sera la plus grande, malgré les limites de sa compréhension du continent. Mary Kingsley est voyageuse, missionnaire et exploratrice, mais l'âge de l'exploration est passé et a cédé la place aux marins qui, parfois, s'enfoncent dans les terres – comme Conrad –, ou quelques décennies plus tard, dans les années 1920, aux écrivains journalistes comme Gide, Simenon, ou Evelyn Waugh. Viendront ensuite les écrivains ethnologues, comme Michel Leiris. Seules quelques figures originales, plus saisies par le goût du risque que

¹⁰. Cité par R. Buijtenhuis, communication personnelle.

par la soif de la connaissance, maintiennent vivante la légende de l'exploration au XX^e siècle, comme Wilfried Thesiger.

L'explorateur, le “ découvreur ” de Jules Verne, est bien une figure du siècle des Lumières. Mais ce siècle fut aussi celui du réveil religieux du protestantisme – en particulier sous l'influence de John Wesley et des Frères moraves –, qui provoqua un mouvement missionnaire, dont le premier objectif était de mettre fin à la traite des esclaves. L'Angleterre prend la tête de ce mouvement qu'elle peut encadrer à la fin des guerres napoléoniennes quand règne sur les mers, et pour longtemps, la *pax britannica*. Une donnée économique s'ajoute à cela, dans la première moitié du XIX^e siècle, lorsqu'il devient évident que le commerce des produits tropicaux (huile de palme à l'ouest, épices et clous de girofle à l'est) peut rapporter davantage que l'exploitation de plantations travaillées par des esclaves. Ainsi, le négoce entre l'Angleterre et l'Afrique de l'Ouest est à cette époque multiplié par six. Intérêts commerciaux et philanthropie se conjuguent harmonieusement pour pousser à l'abolition de l'esclavage et à la découverte de l'Afrique en vue d'une mise en valeur locale.

L'Afrique australe est le domaine des missions: l'islam est encore inconnu, la population est nombreuse et le paludisme absent, ce qui permet d'installer des stations missionnaires permanentes. J. Campbell, J. Philip, R. Moffat ou T. Arbousset figurent ainsi dans la galerie des explorateurs, en compagnie d'officiers, comme J. Alexander ou A. Smith, envoyés par le gouverneur du Cap reconnaître les voies d'accès au centre de l'Afrique. En Afrique de l'Ouest, l'échec de Mungo Park, lors de son second voyage au début du XIX^e siècle, et la mortalité des explorateurs ont presque eu raison de l'enthousiasme des africanistes: l'arrivée, dans les années 1830, de la machine à vapeur sur les mers, et plus tard de la quinine dans les boîtes à pharmacie, aura raison des sceptiques. D'autant plus que l'enthousiasme religieux demeure et que la suppression définitive de l'esclavage dans les colonies anglaises en 1834 est à porter au crédit des sociétés missionnaires. La carrière de David Livingstone sera tout entière guidée par le souci de lutter contre l'esclavage partout en Afrique, mais elle montre la confusion entre le message philanthropique – on dirait humaniste de nos jours –, voire humanitaire, et les progrès de l'impérialisme britannique. Les filatures et la Bible vont ensemble. Les récits de l'explorateur écossais sont à la fois l'épopée de la civilisation européenne en Afrique et la chronique de la découverte pacifique d'un continent. Livingstone est un missionnaire et un savant : il n'est pas un conquérant comme Stanley, même si son œuvre prépare une conquête qu'elle semble parfois appeler de ses vœux.

La fin du siècle, et en particulier la dernière phase des explorations, voit la liaison entre les grands lacs et la côte Atlantique. Ainsi s'achève la domination de l'Afrique par l'arrivée à la courbe du fleuve, c'est-à-dire au cours principal du Congo, au centre

de l'Afrique. Une nouvelle race d'explorateurs, les “ conquistadors ”, se profile, dont Stanley est une sorte de modèle. Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, il s'agit de conquérir, dans une sorte de compétition où s'affrontent les grandes puissances européennes. Chaillé-Long, mercenaire du khédive, Stanley, mercenaire “ de luxe ” du roi des Belges Léopold II, puis plus tard Thomson au Kenya, sont très clairement les héros de cette nouvelle forme d'exploration. Plus rien ne subsiste chez eux du missionnaire et très peu demeure du savant, sinon ce qui a trait à la science stratégique de l'époque, la géographie.

De l'exploration à la relation

Le succès d'une exploration dépend, en grande partie, de la relation que l'explorateur en donne ensuite. L'écrivain n'est pas un explorateur; savant et aventurier, dans des proportions variables, l'explorateur peut en revanche se révéler écrivain. Ainsi, Samuel Crowther est-il connu par ses œuvres dans l'histoire culturelle et littéraire de l'Afrique.

Beaucoup d'explorateurs sont devenus auteurs par nécessité : leur “ voyage ” et leurs découvertes ne valaient en effet que par le récit qu'ils en donnaient, lui-même enrichissant la connaissance du continent et servant de document de référence pour leurs successeurs. La tension des événements dans le récit suffit à assurer l'intérêt et le plaisir de la lecture chez Caillié ou Mungo. Il en va de même chez Livingstone, dont les exploits et la largeur de vue passionnent le lecteur. Stanley, lui, était écrivain avant d'explorer l'Afrique: journaliste, correspondant de guerre, il savait captiver son public, en particulier par son habileté à recréer ses conversations avec les gens qu'il rencontrait lors de ses reportages. Il comprit très vite la nécessité de distinguer le récit de voyage des considérations scientifiques et, à l'intérieur de celles-ci, de ne pas mélanger l'ethnologie et la zoologie, ce qui n'était pas le cas au début du siècle. De tous les explorateurs, il est sans doute celui dont les ouvrages connurent le plus grand succès commercial, mais aussi celui dont les explorations permirent d'achever la cartographie du centre de l'Afrique, ce qui rendit plus aisée la tâche des conférenciers de Berlin... Richard Burton est aussi un écrivain et son voyage à La Mecque, tout comme ses traductions, lui vaut une notoriété toujours actuelle. Pourtant Burton est un écrivain du passé: sa culture encyclopédique, son plaisir à dissenter sur tous les sujets rendent la lecture de ses textes parfois fastidieuse. Comme explorateur, Burton n'a rien découvert, il s'est trompé de lac, et l'exploration de l'Afrique ne fut pas la passion unique de sa vie, comme elle le fut pour Stanley.

Tout au début de l'ère des explorations, l'Écossais James Bruce avait brillamment anticipé les divagations érudités de Burton et les considérations stratégiques de

Stanley. Lire Bruce – ce qui n'est pas aisé, car son texte, qui n'a jamais été réédité intégralement en français, fait partie des trésors de la bibliophilie – est une expérience neuve. Stendhal le note avec pertinence: “ Bruce, descendant des rois d'Écosse, me disait mon excellent grand-père, me donna un goût très vif pour toutes les sciences dont il parlait; de là mon amour pour les mathématiques, et enfin cette idée, si j'ose dire de génie: les mathématiques peuvent me faire sortir de Grenoble ” (Stendhal, *Vie de Henry Brulard*, Gallimard, “ Bibliothèque de la Pléiade ”, t. II, p. 611). Les mathématiques de Bruce s'appliquent à l'astronomie, à l'architecture, à la balistique : le voyageur est un savant, l'explorateur est mathématicien et philologue et ce qu'il dit est le produit de son expérience concrète des gens et des textes. Sa prose nous entraîne dans les batailles comme dans les banquets, et parfois nous enlise dans les généalogies et les chroniques.

Quelques explorateurs n'écrivirent pas de leur propre plume et le charme de leurs récits en témoigne: tel est le cas de Mungo Park et de Le Vaillant. Parfois, l'attrait de la lecture vient d'une certaine naïveté héroïque, comme chez les frères Lander (furent-ils aidés ?), ou provient d'une érudition chaleureuse, comme chez les universitaires allemands Barth et Schweinfurth. La première monographie ethnologique, celle de Callaway, date de 1870 : l'effacement du sujet est la condition de cette nouvelle forme d'écriture. Ce qui est apparu comme un progrès de l'objectivité scientifique frappe aujourd'hui comme une convention rhétorique difficilement tenable et nous préférons lire le récit dans son contexte subjectif ; ce mélange des genres est instructif : nous apprenons à explorer l'Afrique, mais aussi les représentations que s'en faisaient les hommes du XIX^e siècle¹¹.

En France, la littérature est venue combler le déficit d'aventures vécues. Certains s'y employèrent d'une manière peu scrupuleuse. En 1832, Jean-Baptiste Douville recevait la médaille de la Société de géographie de Paris pour son voyage au Congo et dans l'intérieur de l'Afrique équinoxiale. Les frères Lander, dont le récit parut en France la même année, n'obtenaient qu'une mention honorable... Reçu par le roi, fêté, Douville était élu secrétaire de la Société de géographie de Paris et même élu à la Société de Londres... Pourtant, peu de temps après, un article anonyme paraissait dans une revue anglaise, le 19 août 1832, l'accusant d'imposture et niant la réalité de ses voyages. L'article faisait ressortir que les frais d'une telle expédition – et Douville ne lésinait pas sur la mise en scène – ne pouvaient avoir été supportés par un particulier, même doté d'une belle fortune. Pierre Verger, qui a consacré un essai à ce personnage curieux, note : “ Il est incontestable que Douville a pu aller en Angola et au Benguela, qui à l'époque étaient deux enclaves portugaises séparées par des territoires habités par des tribus guerrières, encore rebelles à la domination portugaise

¹¹. Voir Gerd Spittler, *Explorers in Transit, Travels to Timbuktu and Agades in the Nineteenth Century, History and Anthropology*, Amsterdam, 9, 2-3, p. 231-253.

et qui empêchaient toute relation entre les deux enclaves par voie terrestre. ”
 Pourtant, et à la lumière de ce que nous savons aujourd'hui, “ Douville n'a certainement pas réalisé des voyages d'exploration continus en grand style décrits par lui [...]. Il a pu faire une série d'excursions dans les pays encore insoumis avec les seules personnes qui pouvaient s'y risquer à l'époque, les *pombeiros*, ces marchands indigènes qui allaient chercher des esclaves dans les marchés de l'intérieur et les ramenaient vers la côte¹². ” Dans la fiction de Douville, les rapports avec les Africains surprenaient par leur nouveauté. De fait ces rencontres sont rares et leur qualité souvent bien pauvre dans les récits authentiques.

Or la réussite de l'exploration repose beaucoup sur les contacts que le voyageur est capable d'établir avec les peuples chez qui il passe. A cet égard, le mépris affiché à l'égard des Africains par Burton ou Baker est un extraordinaire appauvrissement de leur regard sur un monde qu'ils traversent avec arrogance. Le charme de la lecture des récits de Mungo Park et de Heinrich Barth vient justement de leur capacité à se lier d'amitié, à discuter avec des passants ou des hôtes. Ces explorateurs sont seuls, prennent des risques qui les rendent attentifs aux autres, sans trop les enfermer dans une crainte de la rencontre. Rares sont cependant les explorateurs capables de nouer des relations durables, de dépasser les amitiés de circonstance. David Livingstone est, là aussi, une étonnante exception. Certes il a parcouru en tous sens l'Afrique australe, demeurant rarement plusieurs semaines au même endroit et ne convertissant jamais personne, comme aimaient à le dire ses détracteurs. Pourtant, il a voyagé avec un groupe d'Africains, les Makololo, qui parlaient le sekololo, dialecte du sehouana, langue que son beau-père Robert Moffat avait transcrite et dans laquelle il avait traduit la Bible. Le secret de la réussite des expéditions de Livingstone réside dans le soutien que lui apporta un peuple avec lequel il avait établi des liens d'une rare intensité puisqu'il en parlait la langue depuis plus de vingt ans. Cette langue était la plus connue au XIX^e siècle et servit de modèle à Bleek pour l'établissement de la classification des langues bantoues. Sans recourir à une armée, et malgré des voyages qui semblent des divagations, Livingstone, en s'appuyant sur les Zambéziens et les Makololo, a consolidé un partenariat original qui explique la fécondité de son entreprise et l'exceptionnelle durée de ses voyages. D'autres explorateurs ont su créer des liens privilégiés avec des peuples rencontrés. Tel fut le cas des missionnaires français qui explorèrent ce qui est aujourd'hui le Lesotho et la région sud-africaine du Drakensberg.

Sous la pluie, un vieux Zoulou rencontré dans une caverne se moque de l' aspect des voyageurs: “ Salut voyageurs nous dit-il! salut vieillard lui répondîmes-nous.

¹². Pierre Verger, “ J.-B. Douville, naturaliste calomnié ou imposteur démasqué ”, *Afro Asia*, juin 1976, p. 100.

Ensuite le brave homme se mit à rire de nous voir si mouillés...¹³ » Une longue discussion, prise sur le vif, s'engage alors sur la culture zouloue. Ailleurs, c'est un « natif » qui crie du haut de son village situé vers le sommet d'une montagne: « Holà Blanc, ne veux-tu pas me donner une de tes vaches? Je suis monté, écrit Arbousset, et je lui ai demandé en riant si c'était la coutume des Béchuanas de faire présent de leur bétail aux gens...¹⁴. »

Certes nos apprentis explorateurs voyageaient avec des chars à bœufs, mais à la vitesse moyenne de deux kilomètres à l'heure, ils avaient le temps de voir le pays. Thomas Arbousset et Eugène Casalis ont chacun passé plus de vingt ans au Lesotho et leur nom est toujours cité avec affection dans ce petit pays montagneux. Ils étaient missionnaires, mais disons-le nettement : encore aujourd'hui en Afrique le voyageur européen est toujours missionnaire : au service de la Bible, parfois, plus souvent du moteur à explosion, ou des lunettes de soleil.

Sans l'énoncer clairement, Thomas Arbousset et Eugène Casalis appliquaient la formule d'Alfred Bardey, explorateur commercial et voyageur de la fin du XIX^e siècle. Il passa près de quinze ans à parcourir des contrées d'où beaucoup ne revenaient pas, comme le pays afar et la Somalie, et réussit l'exploit de mourir dans son lit près de quarante ans plus tard. C'était un jeune homme intrépide, clairvoyant, large d'esprit : il engagea un certain Arthur Rimbaud pour le représenter à Harrar. Il trouvait son employé un peu « bizarre », mais appréciait son énergie. Alfred, au soir de sa vie, nous a laissé la formule qu'il appliquait à ses voyages. Je la recommande aux voyageurs actuels.

Une des nombreuses questions qui m'ont souvent été posées était : comment doit-on se comporter avec les Indigènes en pays peu ou pas connu? Les pays, les gens, les situations, etc., sont trop divers pour donner une formule servant à tout et à tous, mais je puis dire celle que j'ai employée, par tempérament peut-être, et qui peut s'inscrire suivant la mode nouvelle: C.O.S. - Confiance, Optimisme, Solidarité. J'ai presque toujours rencontré la réciprocité, ce qui n'a pas exclu la fermeté, quand le contraire s'est produit. Salam Aleikoum¹⁵.

A. R.

¹³. Thomas Arbousset, *Excursion missionnaire (1840)*, Paris, Karthala-Institut français d'Afrique du Sud, à paraître.

¹⁴. *Journal des missions évangéliques*, 2 janvier 1838.

¹⁵. Alfred Bardey, *Barr-Adjam, Souvenirs d'Afrique orientale*, 1880-1887, Paris, CNRS, 1981.